

REVUE BELGE

DE

NUMISMATIQUE,

Publiée sous les auspices de la Société royale de numismatique,

PAR

MM. R. CHALON, L. DE COSTER ET C. PICQUÉ.

1879.

TRENTE-CINQUIÈME ANNÉE.



BRUXELLES,

LIBRAIRIE POLYTECHNIQUE BELGE DE DECQ ET DUHENT,
9, RUE DE LA MADELEINE.

1879

ICONOGRAPHIE

DE LA

FURIE ESPAGNOLE.

PL. XV, n° 2, XVI ET XVII.

Il y a dans nos annales un épisode auquel on ne songe pas sans horreur, c'est Anvers pris d'assaut et mis à sac, en 1576, par la soldatesque étrangère. Cet épisode est communément appelé la *Furie espagnole*. L'auteur de cette notice a pu acquérir, l'année dernière, pour la collection de l'État, une médaille de bronze du module de 115^{mm} (1), retouchée au burin sur la fonte et donnant les détails de ce qui se passa le 4 novembre sur la place du Grand-Marché (pl. XVI, n° 3). Voici la description de ce monument unique :

Au premier plan, l'on voit une petite maison de bois, servant apparemment de corps de garde, au milieu du marché ; un groupe de bourgeois lève les mains au ciel et implore la pitié des soldats. Une compagnie de piquiers (2)

(1) Nous ferons remarquer à nos lecteurs que pour placer notre médaillon dans le cadre de la *Revue*, nous lui avons fait subir une légère réduction.

(2) Les piques dont se servaient les fantassins avaient plus de trois mètres de longueur.

avec deux drapeaux d'infanterie dont les plis flottent au vent, se tient derrière la maisonnette. Dans le coin de droite un soldat, coiffé d'un morion, brandit son épée au-dessus de la tête d'une femme suppliante, à demi nue. Devant ces figures gisent des enfants égorgés et un vieillard entièrement dépouillé de ses vêtements. Au fond, l'hôtel de ville, que deux goujats d'armée ont réussi à incendier, envoie au ciel des tourbillons de fumée et de flamme. Des maisons des corporations qui bordent la place, les bourgeois tirent sur les mousquetaires qui s'avancent en tirailleurs sous leurs drapeaux à la croix de Bourgogne. Le sol est jonché de morions, de bourguignotes, d'arquebuses, de sacs, de ballots et de coffres. Tout au fond, la tour de l'église de Borch, la *Borchkerke*, émerge des flammes. On dirait un souvenir de l'agonie de la Commune parisienne.

Maintenant, qu'on nous permette de retracer rapidement les faits qui précédèrent et accompagnèrent cette scène infernale (1).

Au mois d'avril 1574, il y avait vingt-huit mois que les vieilles bandes espagnoles n'avaient plus reçu de solde. On ne pouvait exiger de l'abnégation de soldats faisant de la guerre un métier, une industrie. Il faut dire aussi qu'ils y excellaient. « César, lui-même, s'écrie l'Anglais

(1) Les deux principaux livres à consulter sur la *Furie espagnole*, sont le deuxième Recueil d'Arétophile qui n'est autre que Frédéric Perrenot, sieur de Champagney, et la *FURIE ESPAGNOLE, documents pour servir à l'histoire du Sac d'Anvers*, recueillis par M. P. Génard, archiviste de la ville, t. XXXII des *Annales de l'Académie d'archéologie*.

Georges Gascoigne, témoin oculaire des événements, n'a pas possédé de pareils soldats. Qu'on ne croie pas qu'au seul art militaire se bornassent leurs talents. Les *senores soldados*, c'est toujours notre Anglais qui parle, grâce à un exercice journalier du pillage, sont devenus « les plus habiles ravageurs de maisons et les plus capables de se débarrasser rapidement de leur butin, de tous les soldats et grands voleurs dont on ait jamais entendu parler. » On voit qu'avec un pareil voisinage bourgeois et manants pouvaient dormir sur les deux oreilles. Les rebelles, eux, se battant *pro aris et focis*, se payaient d'enthousiasme, et pour toute solde demandaient le vivre et le couvert. Mais cette portion congrue, il fallait la prélever sur le plat pays régulièrement pressuré par les gros décimateurs officiels. La *Plainte du Paysan*, insérée dans les *Chants historiques néerlandais* du docteur Van Vloten (¹), peint au vif la situation : « L'Espagnol nous pendra, si nous donnons de l'aide aux Gueux ; le Gueux nous malmènera si nous écoutons l'Espagnol. » Et le pauvre diable qui « ne demandait qu'à traire sa vache, à fabriquer son beurre » ne savait à qui entendre.

Après la sanglante défaite des comtes Louis et Henri de Nassau dans la bruyère de Moock, les Espagnols, enivrés de leurs succès, se mutinèrent. Ils se donnèrent, en vrais prétoriens qu'ils étaient, d'autres officiers et marchèrent sur Anvers, sous la conduite de leur *Electo*, c'est-à-dire du chef qu'ils avaient choisi dans leurs rangs. A l'annonce de leur rébellion, le gouverneur général

(¹) *Boerenklacht*, p. 461 du t. II des *Geschiedzangen*.

Requesens partit immédiatement de Bruxelles, « afin, dit Bernardino de Mendoza, compagnon d'armes du duc d'Albe, que sa présence préservât de leurs entreprises coupables une ville dont la prospérité commerciale était d'une très-grande importance pour l'entretien de l'armée, Anvers étant alors la seule place qui pût procurer de l'argent. » Quelque temps après, les états se réunirent à Bruxelles et exigèrent l'éloignement des troupes étrangères qui traitaient les sujets du roi à peu près comme s'ils eussent été des sauvages nouvellement conquis en Amérique. Mais les grands pillages n'étaient pas encore commencés. Ce ne fut qu'après la prise de Zierickzée, que les Espagnols se jetèrent sur Alost, et que se fit le massacre de quinze cents bourgeois à Maestricht.

A Anvers, le danger venait de la citadelle. Elle avait été bâtie, non pour protéger la ville, mais pour la tenir en respect. Un homme s'y était installé, d'une âme vraiment scélérate, Jérôme de Roda, membre espagnol du conseil d'État. Il avait usurpé les fonctions de gouverneur général, et s'était donné le rôle d'espion, ou plutôt de Méphistophélès politique de Philippe II. Il se plaisait à faire naître dans l'esprit du roi les soupçons les plus outrageants pour notre monde officiel, le lui représentait comme prêt à se détacher, ayant déjà fait choix d'un autre mattre parmi les princes voisins. « Bientôt, insinuait Roda, vos sujets des Pays-Bas seront arrivés à se constituer en cantons indépendants, et l'Italie, ainsi instruite, ne manquera pas de faire comme eux. » C'était un homme de coups d'État ; il aurait pu prendre pour devise : *Consilio 'manuque*. Le duc d'Arshot, dans

une discussion, « s'étant montré rebelle », de l'avis de Roda, avait mérité d'être poignardé sur l'heure, ce que Alonzo de Vargas, Juliano Romero et lui avaient eu, un instant, la velléité de faire. Puis, un jour, il écrit à Philippe II que les Espagnols reprendront assurément Anvers, mais que la ville sera détruite, ce qui se réalisa à la lettre.

Frédéric Perrenot, sieur de Champagney, avait été nommé gouverneur d'Anvers, en 1571, sur la recommandation du duc d'Albe. Né le 5 avril 1536, à Barcelone, il était le plus jeune fils du chancelier de l'empire, Nicolas Perrenot, sieur de Granvelle (1), et de Nicole Bonvalot. Nous trouvâmes, il y a quelques années, la médaille de ce haut dignitaire. Elle mesure 60 millimètres. Le buste est tourné vers la droite ; la légende est : NICOL. PERRENOTVS : SIC VISUM SUPERIS ; au revers, Dieu sort d'un nuage : SATIABOR CVM APPARVERIT (*Cabinet de l'État*). De Frédéric, l'on connaissait une médaille et des jetons à ses armes et à sa devise : NI CA, NI LA, publiés par Van Loon et par Van Orden (2). En 1574, Jacques Zagar modela la médaille d'un module plus grand (il est de 60 millimètres) que nous donnons aujourd'hui. Le buste du gouverneur d'Anvers est tourné vers la droite. La poitrine est protégée par une cuirasse d'écaillés imbriquées à l'antique. Sur l'épaule, se noue le *paludamentum* du chef militaire.

(1) *Mémoires de F. Perrenot*, publiés par M. de Robaulx de Soumoy. Bruxelles, 1860.

(2) *Histoire métallique*, t. I^{er}, p. 482 de la traduction française; DUGNOLLE, *le Jeton, historique*, t. II, nos 2616 à 2620.

Lég. — FREDERICUS PERRENOT. N. F. (*Nicolai filius*).

Sous le buste : I. ZAGAR. F. 1574.

Rev. — Un navire, à la haute poupe couronnée d'une lanterne, va passer un détroit bordé d'écueils menaçants. Un ange tient droite une balance au-dessus du navire.

Lég. — NI CA NI LA. (Pl. XV, n° 2.)

Le sieur de Champagney, au dire de l'éditeur des papiers d'État de Granvelle, avait pris part au compromis des nobles. Ce qui, du reste, ne doit pas trop surprendre chez cet homme de tiers-parti : « Royaliste et catholique, dit M. Robaulx de Soumoy ⁽¹⁾, il était l'adversaire des patriotes et des protestants ; ennemi des Espagnols et partisan, dans certaines limites, des libertés et franchises du pays, il se mettait en opposition avec les royalistes purs ; tour à tour, il se trouvait ainsi en butte aux accusations et aux inimitiés des uns et des autres. »

Le 23 novembre 1576, Champagney est nommé par les Etats-Généraux chef et surintendant de l'armée de mer, en lieu et place de Sancho d'Avila. Il ne demandait pas tant d'honneur.

Il se mit alors à organiser sérieusement la défense de la ville, au milieu d'oppositions et de difficultés de tout genre. Vers le matin du 3 novembre, c'est à-dire la veille du sac, la population réussit en peu de temps à exécuter des travaux de défense considérables ; mais tranchées et contrescarpes ne devaient pas empêcher Anvers d'être

(1) Page LXXVII de la *Notice* à la tête des *Mémoires*.

pris, envahi et, pour ainsi dire, anéanti dans l'espace de trois heures.

Avant l'action, les Espagnols de la citadelle, renforcés des garnisons mutines de Lierre, d'Alost, de Maestricht et d'autres places, invoquèrent le Seigneur. Leur étendard montrait, d'un côté, l'image du Christ en croix; de l'autre, la Vierge et l'enfant Jésus. Puis les colonnes s'ébranlent. Elles ont bientôt traversé le pont du château; les voici devant la barricade de tonneaux, de sacs de laine et de houblon, construite à la hâte par douze mille bourgeois stimulés par Champagney; ils l'enlèvent avec une rapidité incroyable.

Après ce succès, dit Mendoça, don Alonzo de Vargas s'engagea dans la ville par la rue Saint-Georges. C'était la route la plus convenable pour la cavalerie: elle assurait les communications jusqu'à la place de Meir. L'infanterie, de son côté opérait ainsi (c'est l'Anglais Gascoigne qui parle): « Chaque fois que les soldats arrivaient dans leur poursuite à une rue de traverse, ils la prenaient en flanc à coups de mousquet, jusqu'à ce que toute résistance eût cessé, et continuaient leur route, tuant tout ce qu'ils rencontraient. » Tout le temps leur discipline fut la même que sur le champ de bataille. Derrière eux, des laquais et des pages incendiaient les maisons.

Sur le Grand-Marché, la lutte était très-vive, parce que de l'hôtel de ville et des maisons environnantes, les arquebusiers des guildes ajustaient les Espagnols dès qu'ils se montraient.

C'est la scène que représente notre médaillon.

L'hôtel de ville avait été construit de 1560 à 1564 sur

les plans de Corneille de Vriendt, dit Floris. Van Loon, au tome I^{er} de son *Histoire métallique*, a fait dessiner un jeton daté de 1565 et portant sur sa face la façade du nouvel édifice communal. Une fois maîtresse de l'hôtel de ville, la soldatesque se jeta sur les riches maisons des guildes et des corporations, les saccagea et les brûla. On rapporte que ce jour-là 1,400 maisons flambèrent dans Anvers.

François Hogenberg, de Malines, qui travaillait vers 1560, a dessiné d'une façon mouvementée et saisissante l'attaque de l'hôtel de ville. Elle forme une des cinq planches consacrées aux scènes de désolation d'Anvers, dans le *De Leone Belgico*, de Michel Aitzinger (1). Cette planche, l'éminent critique anglais, sir Stirling Maxwell, la reproduit dans son beau livre intitulé : *Anvers délivré en 1577*, in-folio, publié à Edimbourg l'année dernière, peu de temps avant sa mort.

La scène du Grand-Marché est retracée encore sur une planche burinée de l'époque, conservée au Cabinet des Estampes de la Bibliothèque royale. La gravure affecte la forme d'une rondache ; le bord est garni d'une large bande de têtes faites en caprice et de trophées d'armes. Le module des deux compositions se trouve être le même. Comme sur notre médaillon de bronze, le dessinateur fait sortir une compagnie de tirailleurs, drapeaux en tête, d'une petite rue, à gauche de l'hôtel de ville ; mais il omet

(1) Cf. *Description des cartes de la province d'Anvers et des plans de la ville*, par A. DEJARDIN, t. XVIII, XIX et XX des *Annales de l'Académie d'archéologie d'Anvers*.

les figures purement épisodiques, telles que les groupes de la femme et du vieillard égorgés.

La *Plainte de Milenus* (1) nous redonne l'épisode allégorique. C'est un volume de vers écrits par Houwaert sur les malheurs de la patrie. Nous y rencontrons, vers la fin, une belle et éloquente composition de Vander Borcht, le dessinateur des triomphes et des scènes bibliques et mythologiques. Elle est gravée par Assuérus de Londerzeel. L'hôtel de ville, devenu un brasier, remplit le fond de l'estampe. En avant du feu, deux officiers espagnols ont saisi une femme : c'est la ville d'Anvers. L'un brandit une épée et agite des chaînes ; l'autre dévore le cœur qu'il vient d'arracher à sa victime. A côté du groupe, un soldat allemand se sauve avec son butin. Le poète de Saint-Josse-ten-Noode date sa dédicace de sa *Petite Venise*, aux portes de Bruxelles : « *Datum te cleyn Venezien by de princelyke stadt van Brucssele* », la veille du nouvel an, 1576. La troisième strophe de la pièce de vers intitulée *Tableaux antiques*, sert de commentaire à la gravure : « Certe ma peine est amère ; les destructeurs de la patrie ont dévoré mon cœur, et leurs complices mes entrailles. »

Quand don Alonzo de Vargas et Antonio de Olivera, avec la cavalerie, raconte le comptable Carnero (2), furent arrivés sur la plaine de la citadelle, quatre compagnies allemandes qui étaient au comte Annibal d'Altemps, ou d'Alta Emps (*von Hohen-Embs*), se rendirent aux Espagnols.

(1) *Milenus clachte...* Ghecomponeert door JAN BAPTISTA HOUWAERT (ende toegeschreven den doorluchtighen Prince van Orangien). T'Antwerpen, by Willem Silvius, 1578, in-4°.

(2) *Historia de las guerras civiles de Flandes*, ch. XVI, p. 95.

Nous devons à Van Loon (1) le portrait de Georges, baron de Friendsberg, autre commandant de troupes allemandes à Anvers. En faveur de l'intérêt de notre sujet, nous avons cru pouvoir reproduire ici une belle médaille en vermeil, du comte d'Altaemps. Elle n'était connue que par la gravure assez infidèle qu'en fit faire, il y a cent quarante ans, le savant Kœhler pour ses *Remarques historiques sur les médailles et monnoyes*. Le premier volume de ce solide et très-rare ouvrage a seul vu le jour (2).

Au droit, le buste tourné vers la droite du comte. Il porte la cuirasse et le *paludamentum*. La tête émerge d'une fraise godronnée.

Lég. : IACOBVS HANIBAL COMES IN ALTAEMPS.

Sur la coupure du bras se lit la date de 1575.

Rev. Trois-mâts, où une manière d'ange, d'éphèbe bouffi, tient le gouvernail.

Lég. SALVA DOMINE VIGILANTES. (Pl. XVII, n° 4.)

Nous nous sommes demandé qui avait fait notre médaille, — l'exemplaire décrit par Kœhler (3) était « d'or, de treize ducats », — après une étude attentive des monuments de l'époque, nous sommes tenté de l'attribuer au fécond médailleur Giovan-Paolo Poggini (4), l'auteur

(1) *Histoire métallique*, t. I^{er}, p. 221.

(2) LIPSI *Bibliotheca numaria*, Lipsiæ, 1801, p. 212.

(3) *Remarques historiques*, pl. V, n° XI, p. 146.

(4) ALF. ARMAND, *les Médailleurs italiens des xv^e et xvi^e siècles*. Paris, 1879, p. 145. ALEX. PINCHART, *Histoire de la gravure des médailles en Belgique*, p. 49.

de nombreuses médailles de Philippe II et de ses femmes. Il y a beaucoup d'analogie entre le modelé de la tête d'Altaemps et le faire des médailles d'Anne d'Autriche, de Jehan, seigneur d'Argenteau, et du Viglius de moyen module, au revers de la table à deux pieds supportant la Bible, un flambeau et un sablier, et daté de 1571. Poggini, orfèvre, graveur en pierres fines et monnaies et médailleur florentin, travailla longtemps en Espagne pour Philippe II. De 1555 à 1559, il était à Bruxelles, où il grava les coins du nouveau florin philippus et du nouveau demi-réal d'argent (1). Il nous a semblé qu'il prenait un peu son bien où il le trouvait, à preuve, la noble figure de femme éteignant la torche de la guerre, d'une main, et tenant de l'autre une corne d'abondance, de la médaille *Pace terra marique composita* qu'il exécuta en 1559 pour Philippe II : cette figure n'est autre que celle du revers de la médaille de Clément VII, *Clauduntur belli portæ*, faite en 1534 et portant en toutes lettres la signature de *Benvenutus* (Cellini). Gianpagolo Poggini et son frère Domenico s'étaient trouvés, du reste, à l'école du grand orfèvre florentin. En 1546, ils ciselaient, d'après ses dessins, dans le cabinet de Cosme I^{er} « de petits vases d'or enrichis de figurines en bas-relief et de splendides ornements (2). » En s'appropriant le revers de la médaille papale, Giovanni

(1) Extraits d'un registre des Archives du Royaume, reproduits par M. Pinchart.

(2) *Mémoires de B. Cellini*, publiés par M. L. Leclanché, t. II, p. 88 et 91.

Recherches sur l'Orfèvrerie en Espagne au moyen âge et à la Renaissance, par le b^{on} CH. DAVILLIER, p. 216.

montrait en quelle estime il tenait le talent de son maître. Cellini, de son côté, n'avait pas laissé sans doute de faire ressortir (*viva voce*) toute la beauté de ses conceptions numismatiques. Restent toutefois, pour l'attribution de la médaille d'Altaemps à Poggini, certaines difficultés de synchronisme et de syntopisme, si ce mot nous est permis. En 1571, Altaemps était à Lépante, et en 1574, le roi lui ordonnait de mener quatre mille hommes aux Pays-Bas.

Il existe de par le monde une autre représentation de Jacques Annibal d'Altaemps. La cent quinzième gravure de l'*Armamentarium heroicum Ambrasianum* de Jacques Schrenck⁽¹⁾ nous le montre, dans sa niche, la demi-pique ou espton de l'officier à la main, un casque empanaché à ses pieds. L'homme est de belle prestance. Il paraît expliquer un mouvement militaire à ses soldats.

Le 18 novembre 1574, Requesens écrivait de Bruxelles à son maître⁽²⁾, au sujet du personnage de notre médaille, qu'il avait annoncé au comte Annibal l'intention de licencier son régiment. Le grand commandeur se trouvait fort empêché parce que ledit Annibal n'y voulait pas consentir. Il s'était montré d'abord d'assez bonne composition et avait pris du drap en payement d'une partie de la somme qu'on lui devait ; mais il n'en accepta plus dès qu'il sut qu'il était question de congédier ses gens. On voit que la devise que le médailleur lui avait choisie : *Salva domine vigilantes* était pleine d'à propos :

(1) Augustissimorum Imperatorum, etc., Imagines. OEniponti, 1604, opus continuatum, 1735, 40.

(2) *Correspondance de Philippe II*, publiée par M. Gachard, t. III, p. 196.

Sauvez, ó mon Dieu, ceux qui veillent au grain.

A la fin de 1575, le gouvernement était débiteur d'un million d'écus aux régiments allemands d'Eberstein, d'Altaemps, de Fugger, de Georges Friendsberg et de Nicolas Pollweiler. Au dire de Champagney, la créance d'Altaemps était la plus faible. A peine arrivé dans les Pays-Bas, ce condottiere voyait se mutiner ses six compagnies d'Allemands et de Suisses. Il pesait singulièrement au gouverneur général; au demeurant raisonneur solide, prétendant qu'Anvers et ses richesses lui étaient données en garantie de sa solde :

« La famille de Jaques-Hannibal, Comte du saint
« Empire-Romain, de Hohen-Embs et Gallerte, écrit
« Koehler, est d'une ancienne Noblesse, originaire du
« païs des Grisons. Elle porte le nom d'un vieux Chateau
« (nommé *Amisum* en Latin, en la langue du païs *Alt-*
« *Amychs* et en Allemand *Alt-Hohen-Embs*), qui est situé
« sur une montagne près de Bregenz dans le Rhintlal.
« Un autre Chateau placé sur une montagne, nommé Neu-
« Hohen-Embs, et le Bourg d'Embs, n'en sont éloignés que
« d'une très-petite distance. Jâques Manlius, Pistorius et
« Bucelinus nous ont donnée la généalogie de cette
« illustre Maison. »

L'inventaire du registre aux ordonnances, déposé au secrétariat de la ville d'Anvers (1), nous apprend, sous la date du 4 juillet 1576, que les neuf enseignes du comte Annibal devaient décamper le lendemain de bonne heure. Les bourgeois qui avaient avancé de l'argent, fourni du

(1) *Bulletin des archives d'Anvers*, t. I, n° 224, p. 93.

pain, de la bière, de la viande et d'autres comestibles à ces braves lansquenets, étaient invités par les magistrats communaux à se présenter à l'hôtel de ville où allait se faire le décompte des dettes sur le montant de la solde. Le jour du sac, les soldats wallons se débandèrent, et les Bas-Allemands trahirent. Ils étaient commandés pour l'heure par un coquin assez réussi du nom de Corneille Van Enden, originaire d'un village des environs de Bruxelles. « Le conseil d'État lui avait donné naguères, sous titre de coronnel, charge de six compagnies restantes du régiment du comte Hannibal d'Altaemst, de qui il avoit esté lieutenant coronnel (1). »

D'après Schrenk et Koehler, le comte Annibal paya le tribut à la nature, *naturae debitum exolevit*, dans son château de Hohen-Embs, le 6 décembre 1587. Le sieur de Champagney, dont la vie n'avait pas été moins agitée, mourut dans ses terres à Dôle, en Franche-Comté, où il était exilé depuis 1592.

Notre bronze de la *Furie espagnole* n'est pas la seule œuvre de cette nature qui ait vu le jour sous l'influence des événements de 1576 et de 1577. M. le chevalier Gustave Van Havre, d'Anvers, possède cinq médaillons de plomb, du plus beau travail, reproduisant les épisodes de la prise de la citadelle, le 1^{er} août 1577. A ces précieux monuments en bas-relief se vient joindre un volume portant le titre de : « *La citadelle d'Anvers rendue au poulvoir des États-Généraulx, par Pontus de Noyelles s^r de Bourse le 2 d'Aoust 1577 et le 23 par après*

(1) *Mémoires de Champagney*, p. 89 et 90.

« demantelée du costé de la ville par les inhabitants.

« Mis en figures par MARTIN DE VOS peintre en histoire.

« En Anvers chez Pierre Baltens, 1579 (1). »

Le célèbre artiste anversois a pris la peine de colorier lui-même l'exemplaire de M. Van Havre. Nous n'hésitons pas à reconnaître que ces médaillons sont d'un jet, d'un style bien autrement beau que notre incendie de l'hôtel de ville. Ils mesurent plus de 15 centimètres de diamètre, sans la bordure. Dans les gravures qu'en a faites Wierix, une double légende en vers flamands et en vers français donne l'intelligence de la scène. Le numéro 4 nous montre des soudards vêtus comme les types militaires de Jost Amman en pourparlers avec les délivreurs :

Polwiller, Fronsberg et Foucker (Fugger) esbaïs voyans
Que les gens de Terlon chasséz alloient fuyans,
Auecq vn Tabourin enuoyent leurs Commis
Demander s'ilz n'estoyent comme deuant amis ;
On leur respond, Ouy, toutesfois refuserent
Trente et six mill florins qu'après ilz regretterent.

La signature de Jacques Zagar, mise sous le profil du sieur de Champagney, nous a fait souvenir d'une autre médaille modelée par cet artiste. Elle donne le buste doctoral d'un personnage tourné vers la droite. (Pl. XVII, n° 5.)

(1) Les sept médaillons sont reproduits dans *Antwerp delivered in MDLXXVII*, by sir W. STIRLING MAXWELL. Edinburg, 1878, p. 25 et sqq. — Ils furent gravés par Wiericx. Cf. CAUKERCKEN, *Chronyck van Antwerpen*, manuscrit de la Bibliothèque de Bourgogne nos 7563 à 7567 où ils se trouvent collés l'un à l'autre par trois et par quatre.

Lég. — LEVINVS BLOC CENVV . A . BVRGH.

Sous la coupure du buste, se lit cette inscription burinée :

IAC . ZAG . F . 1566.

Nous avons acquis cette jolie et délicate plaque d'argent, il y a quelques années, pour le cabinet de numismatique de la Bibliothèque royale. Notre confrère, M. Pinchart, qui en parle dans sa *Gravure des Médailles*, a trouvé qu'au seizième siècle, en Zélande, il y avait des Zagar. Est-ce d'un compatriote que l'artiste a ainsi soigné la portraiture ? Dans l'île de Schouwen, en Zélande, il y a un Burgh. Dans d'autres provinces, les Burg ne manquent pas. Peut-on songer à l'antique *Middelburg*, *Medioburgum* ou *Medium Castrum* ? — *Opus est Œdipo conjectore* ! Après avoir feuilleté maint volume, nous appelons à notre aide nos confrères et en même temps frères du Nord, pour avoir le mot de l'énigme. Notre Liévin Blockx, — Liévin ! aurait-il été baptisé dans le diocèse de Gand ? — porte l'ajustement d'un savant, d'un *cathedrarius* patenté. Où prit-il ses grades ? Il est assez naturel de penser qu'il fut promu à Louvain, la seule université des Pays-Bas en ce temps-là. Cependant, son nom ne figure point dans les listes des *promoti in artibus* et des *doctores* ⁽¹⁾, que prit la peine d'ajouter le procureur académique Bax à ses volumineux travaux sur l'*Alma Mater*.

CAMILLE PICQUÉ.

(1) *Promoti in artibus*, nos 22474, etc.; *Doctores*, 22472, etc., Mss. de de la Bibliothèque de Bourgogne.

N° 2



Æ

N° 1



Æ

N° 2



Æ



Æ
N° 3



AR

N° 4



AR



AR
N° 5